

La part du chien

conversation avec mon ami

Ma recherche à L'L, je l'ai intitulée : *L'ennemi et les galaxies adversaires*.
La tâche était galactique de par sa taille, et pleine d'adversités de par sa taille également.

À chercher la figure de l'ennemi dans l'abstrait, je découvrais deux choses. La première était l'immensité des possibles ouverte par une recherche sans obligation de résultat. La seconde fut la solitude et donc, l'absence concrète d'ennemi. Mais ça, je ne m'en rendrai compte que plus tard, à savoir maintenant, en écrivant ces lignes à 5.500 kilomètres de distance de ce que furent mes « laboratoires », mes secondes maisons.

Je connaissais déjà, et assez bien, la solitude à l'état de repos, la solitude à l'état d'état d'âme : celle du voyageur romantique – par exemple – allant de bivouac en bivouac se perdre pour mieux se trouver. Légendes de la route et de l'errance initiatique. *In fine*, ce style de voyageur découvre toujours quelque chose : un rien qui est tout pour lui puisqu'il a déjà tout perdu. Rien de plus avare qu'un ascète.

Ma solitude moins aventureuse que celle des routards, se situait pourrait-on dire pile entre celles du prêtre et de l'imam, à savoir dans la tanière de l'athée. L'athée est un mystique qui s'ignore.

Ma solitude et moi-même en avons payé les pots cassés en faisant de cette recherche un sacerdoce. Une mission. Cette course d'anachorète à l'ennemi m'a fait rentrer dans le cercle très réprouvé des inventeurs de religion : faites semblant de croire et bientôt vous croirez. J'ai fait semblant de croire et j'ai cru. *Allah mayit*.

Mais je ne connaissais pas encore la solitude comme protocole de recherche en arts vivants, à savoir : l'introspection.

Étant seul, je découvrais l'immensité de l'abîme creusé en moi par une introspection sans obligation de résultat. J'ai toujours été formaté pour produire quelque chose, même en vain. Un spectacle par exemple. Ce qu'on appelle un « projet ». Le problème avec nos métiers est de ne pas laisser transparaître que notre vie est en jeu à chaque projet, de traiter chaque projet avec un certain détachement corporatiste, de laisser croire qu'une œuvre n'est qu'un signal au sein d'un parcours. C'est peut-être le cas pour certains créateurs patentés et ce, bien souvent à la fin de leur carrière, mais ce n'est pas le cas pour ceux dont la carrière commence. On ne m'a pas appris à chercher sans produire, à chercher sans projet.

Si je devais comparer l'introspection à une discipline, ce serait la spéléologie. Mais une spéléologie particulière. Les aborigènes d'Australie qui voyaient autrefois des météorites s'écraser dans le désert avaient conclu que le ciel devait être constitué de pierres puisque des pierres en tombaient. J'étais ce spéléologue et j'étais cet aborigène, fer de lance des premières nations. Mes galaxies étaient rocheuses, caillouteuses, essentiellement. En bon spéléologue, je m'étais muni d'une foreuse à tête de diamant. Outre le fait que les cavités à explorer étaient nombreuses et profondes, il m'était tout à fait loisible d'en forer d'autres encore. Des myriades de travées sans obligation de résultat, transformant mon ciel idéal en gryère. J'ai senti l'appel de ces drôles de sous-sols, le frisson d'une terre concave et le poids de la roche partout autour de moi. J'ai flirté avec le vertige des gaspilleurs de labyrinthe et goûté à une claustrophobie paradoxale : celle d'être enfermé dans l'infini. Les attitudes qui suivirent furent des attitudes de chercheur sans abri qui brasse son temps en prospectant des refuges pour sa recherche. Je dis bien des attitudes et pas des postures ou des impostures. Un spéléologue inquiet n'est pas un imposteur. Le comble de l'imposture aurait été de dire : *Eurêka !* Force est de constater que le monde ne m'a jamais entendu dire une telle vacherie. J'ai gardé les yeux ouverts en grand sur les nomenclatures.

D'abord réfugié au plus bas degré de l'introspection : la quête de soi, territoire aussi légendaire que celui du prêtre Jean, je me suis ensuite hissé jusqu'au second degré plus haut d'un iota : la quête de soi dans l'autre. Les coordonnées galactiques étant plus ou moins les mêmes, j'ai creusé en ce sens

mais n'ai toujours pas trouvé les mines d'or de la reine de Saba. Métaphores en série dont le seul but est de m'éloigner le plus possible des vétilles du bilan.

Comment circonscrire ce qui n'a pas de fin ? Comment tracer des lignes de navigation sur la carte d'un océan qui n'a pas de bord et dont d'ailleurs la carte n'existe pas ? Comment écrire un rapport sur des choses dont le seul rapport est de n'en avoir aucun ?

Un ennemi, par définition, est une personne qui est hostile, qui cherche à nuire. Mais qui m'était hostile ? Qui voulait me nuire ? À part moi-même, piètre rival. Le temps qui passe ? Plus sûrement. Le temps qui passe sur un désir tremblant, celui de la recherche. Le temps qui passe et ronge cette nécessité qui n'est pas un héritage mais une bataille de tous les jours, aussi concrète que le pain qui manque. Le temps qui souffle sur une vie d'écriture qui ne se pense qu'à travers sa fragilité et dont le rythme se fait au mois le mois, sans véritable certitude, à part la rudesse que lui réserve dès à présent « l'hiver prochain ».



J'ai montré cette image à mon ami. Je lui ai demandé s'il la trouvait belle. Il a dit : *Pffffff*. Faut le comprendre. C'était le matin. Il venait de se réveiller. Je me suis également dit que ma question était mal posée. J'ai reformulé : *À ton avis, ça représente quoi ?* Et lui de me répondre : *Pffffff*. Une deuxième fois. Mon ami n'était pas très inspiré. Il a dû s'en apercevoir. Pour me faire plaisir, il a tenté une moue. Mais aucun mot n'est sorti, de prime abord. Il a vaguement dessiné une double spirale dans l'air, avec la main droite, en direction de l'image. Il a pris un temps. Puis il a dit : *Ben, moi, tu sais la peinture, je ne m'y connais pas trop*. OK, ai-je pensé. Il m'a vu penser ça. Il a repris une fois son souffle, une de ces profondes inspirations que font les gens quand ils s'apprêtent à faire un effort,

notamment intellectuel, et il a décelé un dormeur dans le paysage. Il m'a dit : *C'est un dormeur. Et montrant du doigt : Là, y a sa tête ! Il dort alors qu'il est 13h !*



Je me suis rappelé cet ancien propriétaire qui m'avait dit que j'avais de mauvaises fréquentations. J'ai médité un instant sur la chose. Mon ami voyait-il vraiment un dormeur ? Disait-il ceci dans le but de me faire plaisir ? Ou – sans penser à me faire plaisir – disait-il ceci dans le but de dire quelque chose ? Au moins dire quelque chose. Franchement... Il faudrait que je repense à comment je choisis mes amis.

Puis je me suis souvenu de cette histoire avec ce professeur du Bauhaus qui avait sermonné l'un de ses élèves. L'élève commentait un tableau, une madone, avec ferveur, la ferveur d'un élève. C'était un tableau de Kasimir Malevitch. Le professeur coupa court. Devant ce tableau, on ne pouvait rien dire. On ne pouvait que pleurer. Mazette !

Pour l'édification de mon ami, je lui ai dit : *C'est la bataille de Verdun*. Silence absolu dans la cuisine. Comme sur les plaines après la bataille. 11 mois, elle a duré la bataille. De quoi faire le silence. Silence et coquelicots. À perte de vue. C'est un tableau de Félix Vallotton, le peintre suisse. Il s'appelle *Verdun* mais Vallotton a ajouté en sous-titre : *Tableau de guerre interprété, projections colorées noires, bleues et rouges, terrains dévastés, nuées de gaz*.

– *Ça commence bien*, déclara mon ami.

Aussi enchaînais-je : *Il représente un champ de bataille. L'espace est découpé au scalpel. Au premier plan, c'est la terre qui s'affaisse de gauche à droite comme dans le sens de la lecture. Ça tombe bien. C'est cette terre qui plus tard donnera des coquelicots, le savais-tu ? À cause des réactions chimiques entre les corps en décomposition et la terre qui était calcaire à cet endroit-là, paraît-il. Une terre retournée avec, au second plan, le nuage noir qui lui aussi s'écroule. De gauche à droite toujours. Une sorte de noirceur rebondie qui brouille les frontières, les plans, les distances. Cette fumée, d'abord noire, puis avec des échappées de gris, devient un lieu en soi, le dernier lieu terrestre avant une transition plus brutale. Cette respiration noire est la trace d'une haleine ; comme la vapeur visible de ton haleine quand il fait froid. Mais ce n'est pas ton haleine. C'est un air mouvant, densifié, tactile, qui évoque l'âme de quelque chose, la trace et l'empreinte d'un phénomène. L'espace du premier plan est soufflé, et cet espace soufflé se met en mouvement vers la forêt en feu ; paysage hérissé de troncs d'arbres châtrés comme autant de cure-dents dans une gueule d'enfer. Au centre de la toile, gisent les triangles de lumière noirs, bleus, rouges, verts qui se croisent sur un fond terre de Sienne, ou plutôt ocre. Comme un dernier blason de ville. Héraldique terminale. Les triangles se recoupent au-dessus de flammes et de nuées de gaz, probablement du gaz moutarde, celui qui attaque les muqueuses et rend aveugle. Tu sais, toutes ces images de poilus à la queue leu leu après la bataille. Ils se tiennent par l'épaule car ils ne voient plus où ils vont. Ajoute à ceci une averse latérale de*

projectiles, une intempérie de balles qui transforme la guerre en élément. C'est un tableau atmosphérique où l'adversité fait rage mais dont les adversaires sont absents. Aucune représentation humaine. Les ennemis ont été évacués du champ de bataille. Il ne reste qu'un déchaînement pictural. Une préciosité ? Un caprice cubiste ? Je cite : « Quelle chose horrible et splendide doit être ce coin de tuerie », Journal de Félix Vallotton en date du 29 février 1916. Huit jours après le début des hostilités et dix mois avant leur fin.

Mon ami n'en revient pas. Moi non plus d'ailleurs. Qu'ai-je donc avec la guerre ? C'est une notion récurrente. Elle a très souvent sillonné, à l'avant comme à l'arrière-plan, beaucoup de mes histoires. Pourquoi ? Parce que j'avais entendu un jour que l'on pouvait employer l'expression « théâtre des opérations » pour parler d'une zone de guerre ? Me serais-je dit qu'il y avait peut-être quelque chose à creuser ? Avec la même indécatesse que Vallotton ?

Je me souviens de ce premier spectacle que j'ai fait à 19 ans, *Le royaume*. Il s'agissait d'une tentative de transposition de la bataille de San Romano sur scène. J'avais proposé d'injecter cette matière à la réunion dramaturgique précédent ma dixième résidence à L'L. L'idée n'a pas été retenue.

Avec le recul, je le regrette un peu.

Dans *Le royaume*, il y avait cette phrase : *Qu'importe l'idée qui appuie sur la gâchette, les tués ont toujours raison.*



Partant du demi-postulat que l'ennemi était peut-être le champ de gestation d'une transcendance autant que le creuset de son collapsus, j'ai déposé un dossier de candidature à L'L. (Le petit garçon sur l'image a survécu.)

Ma candidature ayant été retenue, j'ai commencé. J'ai d'abord songé à contacter mes homonymes voyant en eux de possibles adversaires et une belle alternative à la solitude de la recherche. Ce fut un double échec.

Premièrement parce que je n'y suis pas arrivé, et deuxièmement (et plus gravement) parce que j'ai lâché l'affaire. J'aurais dû persévérer, aller jusqu'à sonner chez eux, les inviter au restaurant, faire

leur rencontre, parler sport et dentelle.
Faute de quoi, j'ai voué ma quarantaine aux hymnes.

L'équation était pourtant simple : ennemi = guerre = nations = hymnes = musique = requiem.

Et c'était parti. J'ai voulu assembler des hymnes comme on joue à la dinette. Le but ultime était de composer un requiem. Audace ou vanité ? Messe pour les vivants ou nature morte ?

Mon ami me demande : *Mais alors tu as perdu ton temps à L'L ?* Et moi de lui objecter : *Que nenni !*

Reste à savoir pourquoi.

Mon ami me dit : *Je sais pourquoi.*

Moi : *Ah bon ?*

Lui : *C'est une question d'heuristique que tu ne te poses pas consciemment.*

Nouveau silence dans la cuisine.

Et mon ami de pimenter : *Ou plus précisément, une question d'empirisme heuristique que tu ne te poses pas consciemment.*

Je me sens foutu. Silence suprême. La cerise sur le clafoutis. Je lui enjoins de développer. Il développe : *L'empirisme désigne un ensemble de théories philosophiques qui font de l'expérience l'origine de toute connaissance.*

Certes. Et en simplifiant : *Empirique, c'est par expérience.*

Oui-da mais bon ! Mon ami, tournant avec emphase une cuillère dans son café, continue : *Heuristique est un nom féminin qui désigne une partie de la science qui a pour objet les procédures de découverte.*

Et en essentialisant : *Heuristique, c'est ce qui sert à la découverte.*

– Yes, je dis, yes !

Mon ami enchaîne : *Tu veux chercher pour chercher, alors imagine ce qui se passe si tu découvres quelque chose.*

Cette fois, je ne produis plus qu'un son. Un son de basse qui n'approuve ni ne désapprouve mon ami. Un son qui est juste là pour le ponctuer et continuer à me prouver que j'existe. Mon ami en roue libre : *Je crois que tu as découvert quelque chose mais que tu ne veux pas te l'avouer.* Métasilence absolu dans la cuisine. Et mon ami de m'assener le coup de grâce : *C'est pour ça que j'emploie le terme « consciemment ». Si tu veux tout savoir, la conscience est un nom féminin qui...* – *Ta gueule !* Je claque la non-porte de la cuisine (c'est une cuisine américaine directement ouverte sur la salle à manger) et disparaîs dans les étages. Replié sur mon bureau de malheur, j'entends en contrebas mon ami finir son café. Qu'est-ce que ce con a voulu me dire ? De guerre lasse, je compulse les traces photographiques de mes 11 résidences passées à L'L.



Et je ne peux m'empêcher de repenser à Hubert de Marseille débriefant une de mes sorties de résidence : *Pour ton requiem, j'ai pas vu de la mort, j'ai vu que de la vie. Oui, que de la vie. Au lieu d'être une messe des morts, ce ne serait pas plutôt le requiem d'un vivant qui n'a pas connu l'amour ?* Fadaise.



Ce qui compte est l'exemple, la mort ne signifie rien.

1. Deș - teap - tă - te, ro - mă - ne, din sam - nul cel de
cum ori nici - o - da - tă să dăm do - vezi la
vii, mă - re - fe um - bre, Mi - hai, Ște - fan, Cor -
oși cu cru - cea - n frun - te! căci oas - fea e creș -

moar - te, În ca - ne fea - dîn - ci - ră bar - ba - rii de ti -
lu - me Că - n as - te mîni mai cur - ge un sîn - ge de ro -
vi - ne, Ro - mă - na na - fi - u - ne, ai voș - tri stră - ne -
ti - nă, De - vi - za - i li - ber - ta - te și sco - pul ei prea -

più f
rari, bar - ba - rii de ti - rari! A - cum ori nici - o -
man, un sîn - ge de ro - man Și că - n a noas - fre
poți, ai voș - tri stră - ne - poți, Cu bra - fe - te or -
stînt, și sco - pul ei prea - stînt, Mu - rim mai bi - ne - n

En me redisant cette phrase que Heiner Müller prononça aux funérailles de son ami le compositeur Paul Dessau, et outre le fait que je pense à mon ami, j'ai l'impression de mettre le doigt sur quelque chose. *Ce qui compte est l'exemple, la mort ne signifie rien.*

La mort ne signifie rien. L'ennemi non plus. Seuls comptent le champ de transcendance et le creuset. Mieux encore : seuls comptent le champ et le creuset.



Exsangue, je m'effondre sur mon matelas, dépourvu de ressorts. Un ange passe. Puis deux. Puis c'est l'escadrille au complet. Ils font des avions. Façon Blitzkrieg chevauchée des Walkyries. À un moment donné, j'entends mon ami se refaire un café dans la cuisine. Je redescends.

Il est là, posé sur sa chaise, comme un roi sur son trône.

J'entonne : *Tu voulais dire qu'en consacrant autant de temps à chercher autour de la figure de l'ennemi, j'avais exhumé quelque chose de tangible qui n'avait rien à voir avec la figure de l'ennemi, que j'étais un peu comme cet alchimiste de Dresde qui, cherchant en vain la pierre philosophale, finit par découvrir un procédé rendant plus blanche que blanche la porcelaine dure européenne, donnant ainsi naissance à la fameuse porcelaine de Saxe, porcelaine qui n'a rien à envier à la porcelaine de Chine ?*

Et mon ami de riposter magnanime : *Pas tout à fait.*

– *What else ?*

– *Ce qui compte, ce sont les entours, les « autours de la figure de », les bas-côtés de la recherche, scories que tu gardes parfois mais sans les regarder vraiment. Mon ami reprend son souffle : C'est pour ça le creuset, le champ de gestation. C'est tout l'humain qu'il y a autour, la grande périphérie, la Compagnie de l'Oiseau-Mouche à Roubaix – par exemple – avec laquelle tu aurais pu manger*

tous les midis, si tu ne t'étais pas enfermé tout seul dans le noir avec ton absence d'ennemi et ton impossibilité d'en trouver un dans l'abstrait. Silence dans la cuisine. Peut-être même étais-tu plus au travail lors de tes périodes de résidence, lorsque tu n'étais pas dans ta salle de travail. C'est très concret un ennemi, vois-tu. Ce n'est pas un concept. Ce n'est pas une toile de Valloton. C'est un être de chair qui respire et qui te touche. Quand j'ai dit qu'il y avait un dormeur sur ton tableau tout à l'heure, c'est que ce tableau manquait d'humain, qu'il en fallait au moins un, coûte que coûte. Il se gratte la moustache. N'es-tu pas un chercheur en arts vivants ? Je toussote avec fierté. Ta recherche s'est effondrée, soyons d'accord. Ça, c'était un sacré collapsus ! Façon trou noir et tout d'un bloc ! Mais c'est comme en physique quantique : de cet effondrement a jailli quelque chose, quelque chose qui n'a rien à voir ni avec la mort, ni avec la guerre, ni avec l'ennemi.

– Et avec la musique ?

– Laisse tomber la musique.

Il a la mine d'un chat qui digère.
Je le hais. Viscéralement.

Mon ami me pose une main sur l'épaule et me dit : *Allez, fais pas la mauvaise tête... Regarde plutôt cette belle image que je t'ai apportée.*



C'est la *Travailleuse* de Kasimir Malevitch. Il s'agit de l'un des derniers tableaux du maître. Sa dernière période. De Malevitch, on connaît bien les carrés : les noirs, les rouges et les blancs. Un peintre abstrait qu'on dit ! Inventeur du suprématisme, bâtisseur d'unités géométriques et de surfaces chromatiques qu'il placera toujours les unes aux autres de façon dynamique et révolutionnaire.

Mon ami me harangue : *Qu'en est-il de tout ça quand tu vois la Travailleuse ? Est-ce qu'il s'est débiné le Malevitch ? Est-ce qu'il a tout envoyé paître ? Est-ce qu'il a viré sa cuti picturale révolutionnaire ?*

J'ose un : *Que nenni !*

Et mon ami, bon prince, rétorque : *Exactement ! Que nenni ! Il s'agit là de l'aboutissement de ses recherches plastiques. Ce que tu crois être un accoutrement traditionnel genre bergère de l'Oural attendant Sergueï n'en est pas un. Que nenni ! Regarde ces surfaces de couleur nue, ces deux pans de chandail aussi rouges qu'un feu grégeois que scinde perpendiculairement un tronçon aussi noir que le fond dont s'extrait la figure. Regarde cette robe d'or pur, de bronze coulé dans l'ancienne Assyrie. Regarde ces manches blanches où rayonne l'absence de coup de pinceaux et ces lignes de couture qui sont en fait des lignes de couleurs, noires, bleues, jaunes, rouges, dont la dynamique chatoyante oscille entre les bandes d'un drapeau et les compositions tardives de Mondrian. Il s'agit de suprématisme ! Il s'agit d'un costume d'un suprématisme jamais vu ! Sous le fichu bleu et presque rond comme la terre, le visage de la travailleuse est là, vivant, rose aux pommettes. Elle regarde l'avenir au-delà d'elle, au-delà même de celui qui la regarde. L'avenir absolu mais concret comme une tâche à accomplir. Et son geste ! Enfin son geste ! Si évocateur, si vain, si vide et si hurlant. C'est une madone te dis-je ! Ce tableau est celui d'une madone mais, cette fois, c'est une ouvrière qui remplace la Vierge. Son enfant a disparu. Jésus en tant que concept est parti pour de bon, mais les mains de la femme en gardent la trace. On pourrait presque dire que ses mains n'en gardent que la beauté du geste. Les doigts dessinent l'absence, et c'est parce que Malevitch a troué son image, a fait s'effondrer sur lui-même l'ennemi de sa révolution, que l'image devient parlante.*

Je suis ému.

Et mon ami qui disait ne rien connaître à la peinture... Il m'a bien eu le Jean-Foutre ! Faire le vide, faire s'effondrer sur lui-même le concept central pour redonner leurs couleurs et leurs vies aux entours. Ne laisser de l'ennemi que le dessin de ses bords. Ne garder que le champ et le creuset. Mon téléphone sonne.

Je ne décroche pas.

Je pense à la tournure que vont prendre les événements.

Je m'allume une cigarette.

Et pour finir, je me souviens :

- *Tu es prévisible.*
- *Ah bon ?*
- *Oui.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que tu n'oses pas assez.*

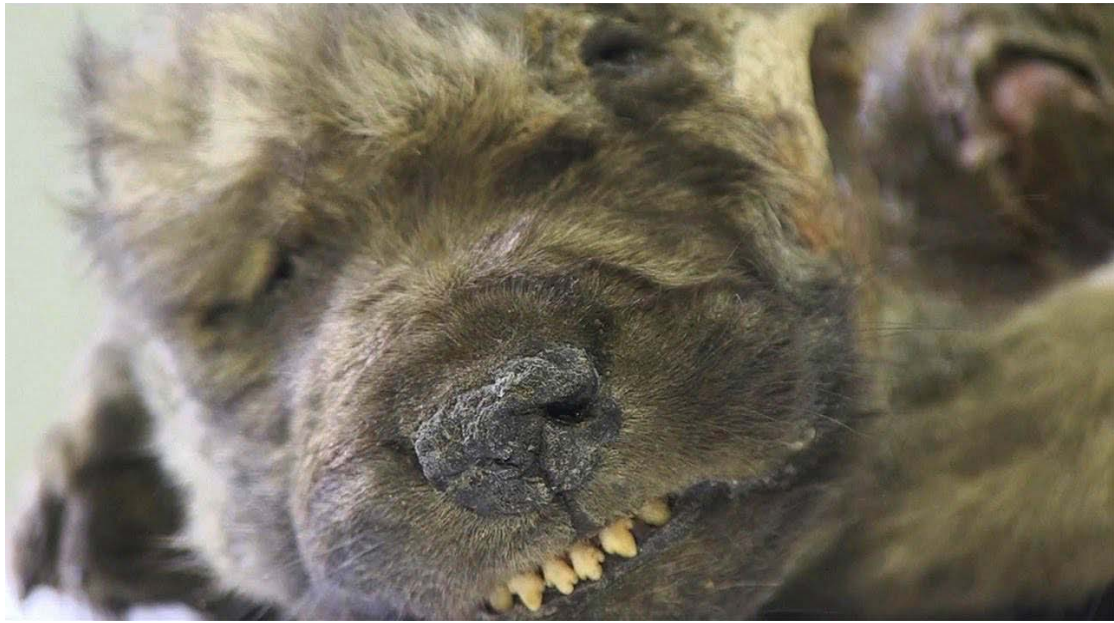
(Le royaume)

La part du loup

suite de la conversation avec mon ami

La part du loup

Début



Mon ami a l'air content, il me montre cette photo et me dit : *Voici Dogor !* Et il développe :

Dogor est un canidé qui a été retrouvé dans le sol sibérien en 2018. Conservés dans le permafrost, le nez, la fourrure et les dents de ce spécimen sont remarquablement intacts, je cite CNN.

Il s'agit d'un mâle de deux mois.

Des chercheurs du Center for Palaeogenetics – un centre commun à l'université de Stockholm et au Musée suédois d'histoire naturelle – ont analysé un fragment de côte de l'animal. Après datation au radiocarbone, il a été déterminé que Dogor avait 18.000 ans.

Il est contemporain du Pléistocène et arrive 8.000 ans avant la sédentarisation des humains et l'invention de l'agriculture.

Mais le séquençage ADN de l'animal n'a pas été en mesure de dire si Dogor était un chien ou un loup.

Il représente un ancêtre commun aux deux espèces, un ancêtre encore inconnu...

Les scientifiques continuent de débattre du moment exact où les chiens ont été domestiqués pour la première fois, mais si Dogor est déterminé à être un chien, ce serait le plus ancien jamais découvert. Dogor proviendrait de l'époque de la première domestication des chiens. L'époque où, selon mon ami, l'espèce humaine s'est pour la première fois intéressée aux loups.

Mon ami ajoute :

Vers la fin du paléolithique, les humains étaient des chasseurs-cueilleurs. De grands psychopathes, épris de nomadisme, sillonnant l'ère glaciaire de bivouac en bivouac. Et un soir, au coin du feu, le loup est arrivé. L'histoire du loup a à voir avec l'histoire du feu et l'histoire de l'homme.

Ces trois histoires commencent au même endroit.

Mon ami se penche vers moi :

Dans une caverne, comme d'habitude.

Et se redressant pour faire les cents pas dans notre salon :

*L'homme comme à son habitude se réfugie dans une caverne.
Il ne devine pas mais il pressent l'incroyable puissance que la caverne exerce sur lui.
Une invitation secrète au grand jeu souterrain. Il croit se souvenir de la création du monde.*

Considérant avec un mysticisme compassé notre collection de livres d'art Taschen, mon ami continue :

Les parois de la caverne, il les couvrira plus tard de dessins de mains et de bêtes sauvages créant ainsi, non pas la première fresque, mais le premier musée.

Bifurquant en direction du sofa :

En attendant, il songe. Il sait que la caverne est le ventre de la montagne, me souriant, mais l'œil tors, il ajoute : son utérus.

S'avachissant alors sur le sofa et étendant ses jambes sous la plaque marbrée de notre table basse, il renchérit :

À cette époque, l'homme est un reproducteur. Un chasseur-cueilleur-reproducteur. Il avance le bassin en avant. En tout et pour tout. Sa règle d'or, c'est le bassin en avant ! Il a toujours été très curieux de la reproduction, vois-tu ? Son intérêt quant à la chose l'a poussé à étudier la question d'abord auprès du règne animal puis, avec moins de bonheur, auprès du règne minéral.

Considérant sans emphase le cendrier en terre-cuite que je lui avait offert l'été dernier :

Mais les enfants de la pierre mettent du temps à grandir. Et la vie de l'homme est aussi brève que celle du feu.

Se relevant d'un bond et manquant de se prendre les pieds dans le tapis :

Il y a parfois des mauvaises pluies qui vous prennent tout.

Reprenant son souffle et le fil de sa pensée fulgurante :

Mais entre la chasse, la cueillette et la reproduction, quelque chose de nouveau émerge.

Faisant une pause calculée et me toisant avec mansuétude :

*C'est l'ennui !
Le premier sentiment purement métaphysique !
Le seul valable d'ailleurs !*

Se remettant à circuler dans notre boudoir :

*C'est ce que se dit l'homme accroupi dans le ventre de la pierre en jetant le premier silex contre la paroi parce qu'il s'ennuie.
De l'ennui, du choc de la roche contre la roche jaillit la première étincelle, et les histoires du feu, du loup et de l'homme commencent.*

Regardant la désolation alentour par la fenêtre :

Qui des deux a vu l'autre en premier ? Le loup, bien sûr. Attiré, et non plus effrayé, par la lumière, un loup a quitté la horde et s'est dirigé vers cet éclat de jour incrusté dans la nuit.

Faisant volte-face :

Le loup a gravi la cavée qui menait à la falaise avant de franchir le seuil du boyau rocheux.

Continuant sa mélodie dans la tristesse du contre-jour :

Le feu était comme un embryon qui brûlait, là. Sur les parois rebondissait la promesse des âges du fer. Et la naissance de l'art.

Avec une certaine malice :

Mais le loup, lui, ne le savait pas.

Puis, plus sérieux :

*Le loup a surtout senti cette chaleur qui tranchait net avec l'air de la nuit.
L'homme a vu l'animal. L'homme, au milieu de son ennui, a distingué les deux yeux, les deux oreilles et le pelage de l'animal qui tremblait dans l'entrée de la caverne.
Mais cette fois, l'homme n'a pas pris son bâton pointu, ni son propulseur. Il n'a rien fait. Pourquoi ?*

J'attends, prêt à boire encore quelques gorgées de ces propos désaltérants. Mon ami contenant difficilement ses transports :

Par ennui ! Sans doute !

Les sirènes d'une ambulance se font entendre au loin. Ce qui n'empêche pas mon ami de arguer entre la cheminée et le bow-window :

*C'est l'ennui qui, à ce moment précis, a tout fait basculer dans la merveille.
L'homme a laissé le loup s'allonger au coin du feu, à quelques pas de lui.
Ils étaient suffisamment loin l'un de l'autre pour ne pas se mettre en danger.
Mais suffisamment proches pour se sentir.*

La rumeur de l'ambulance s'éloigne. Ce qui donne à mon ami le courage nécessaire au parachèvement de son laïus :

*C'est ainsi que tout a commencé.
Le spécimen retrouvé en Sibérie a été nommé Dogor par les scientifiques. Le nom signifie « ami » dans la langue locale et fait également allusion – en anglais cette fois – à la question de savoir si l'animal est un chien ou loup : dog or ?*

Je regarde mon ami. Je me dis que ce prénom lui irait bien : Dogor... Cela fait un peu « butor »... Par contre, je n'ose pas lui dire que je suis en léger désaccord sur ses conceptions relatives à la naissance de la civilisation. Je n'ose pas lui dire qu'à mes yeux, ce n'est pas la rencontre fortuite avec un chien-loup qui en a marqué l'essor. Non, non.

Plutôt une relation malsaine avec ce que, moi, j'ai appelé l'Ennemi, premier ambassadeur des « galaxies adversaires », grand orchestrateur des maux qui suivront.

Le mal a commencé avec le langage.

Dès que l'homme est devenu ce qu'il était ; dès que le singe est devenu un homme, il s'est mis à parler.

Mais avant de parler à la multitude informe de ses semblables, il s'est mis à parler tout seul.
Pour s'entraîner.

On le comprend.

Pour s'entraîner à mieux parler d'abord.

Comme Démosthène face à la mer.

Mais l'homme poisseux, embryonnaire et naissant, s'est laissé prendre au jeu.
Il s'est mis à se raconter des choses à voix basse.

Des choses qu'il ne fallait pas dire.

Il s'est mis à parler en cachette, seul, dans le noir de la caverne.

Mais ce que l'homme ne savait pas – il venait d'apparaître, on lui pardonne – c'est qu'il y avait toujours eu quelqu'un d'autre derrière lui.

Quelqu'un qui était là et l'écoutait dans le noir.

Quelqu'un qui, maintenant, connaît tous ses secrets.
Et peut s'en servir.

Il est possible de faire cette expérience.
Fortement déconseillée aux âmes sensibles.

Il suffit de s'installer assez longtemps dans le noir et de parler à l'obscurité environnante.
Jusqu'à ce que l'obscurité vous réponde.



Dans *Le loup et le chien*, Jean de La Fontaine raconte l'histoire d'un loup affamé demandant à un chien ce qu'il devrait faire pour être aussi gros que lui. Le chien lui dit de se mettre au service d'un maître. Le loup se rend compte que le chien a une blessure à l'endroit où le maître lui pose une chaîne. Il s'enfuit dans les bois et ne revient plus jamais.

Depuis, on dit qu'il hante encore la forêt. Mais nous, nous ne l'avons jamais revu. Notre laisse d'ailleurs nous empêche de suivre ses traces...

À l'école, c'était ma fable préférée. À se demander ce que Jean de La Fontaine voulait nous mettre dans la tête.

Rousseau a mis en garde les pédagogues. Tout comme l'homme de la préhistoire, les enfants (qui sont des êtres quantiques) auront toujours une préférence pour les loups. Pour les loups et leur biotope. Pour tout ce qu'ils représentent.

Pour l'enfant que j'étais, le loup a toujours représenté l'*ennemi*.
Mais un *ennemi* romantique. Le mien.
Mon *ennemi*.

Mon prochain.

Cependant, ni moi ni le chien de la fable n'avions vu que le loup, lui aussi, portait une blessure. Une blessure bien plus profonde que celle qu'aurait pu lui occasionner le port d'une laisse ordinaire.

Une morsure faite par quelque chose qui, jusqu'à ce jour, n'a pas encore été identifié.



Ce matin, en passant dans la rue, je vois un graffiti sur le mur :



Vous aurez beau nourrir les loups, ils regarderont toujours vers la forêt.



Et un autre, un peu plus loin :



Vive la forêt.

En effet, comme tous les matins, je me promène en ville. Je marche tranquillement en regardant mes pieds quand, soudain :



Visage brûlé / pareil à la surface écaillée d'une bûche / qu'on aurait noircie avec des flammes
C'est ce que je trouve par terre, inscrit sur un papier.



Il y a quelques autres phrases encore d'une poésie tout aussi lacunaire : *je ne parle pas ma langue maternelle / je ne suis que le « je » de mon visage / mon corps tout entier appartient à ma langue maternelle / quitter la langue d'emprunt / retourner dans l'innocence / aller revoir le loup / la morsure originelle*

Un peu spécial...

Dans ce premier élan, à la rencontre de l'*ennemi*, je m'étais mis dans l'idée de contacter, puis de prendre rendez-vous avec tous ceux qui, comme moi, s'appellent Ludovic Drouet.

Si cet *ennemi* est proche de moi, me disais-je, peut-être s'appelle-t-il comme moi.

Mon objectif officiel était de faire connaissance avec ces autres Ludovic Drouet.

J'avais aussi un but plus torve : il s'agissait de déceler en eux la présence de cet *ennemi*, du moins d'en tracer les contours.

Je l'espérais en tout cas.

Au total, j'ai répertorié 28 Ludovic Drouet : 24 en France, 2 en Belgique, 1 en Allemagne et 1 en Suisse.

Je n'en ai pas trouvé au Canada, ni en Afrique du Nord.

J'en suis resté à ces géographies.

Il y avait des serveurs, des magasiniers chez E.Leclerc, un militaire, un standardiste, deux infirmiers libéraux, etc.

Certains étaient mariés (on leur pardonne), avaient des enfants (on leur pardonne), d'autres vivaient seuls (on les comprend).

C'est du moins ce que je déduisais des photos qu'ils laissaient d'eux sur les réseaux sociaux.

Je me comparais.



Je sais que la comparaison est une passion triste.

Mais je me compare quand même.

Je me compare tristement.

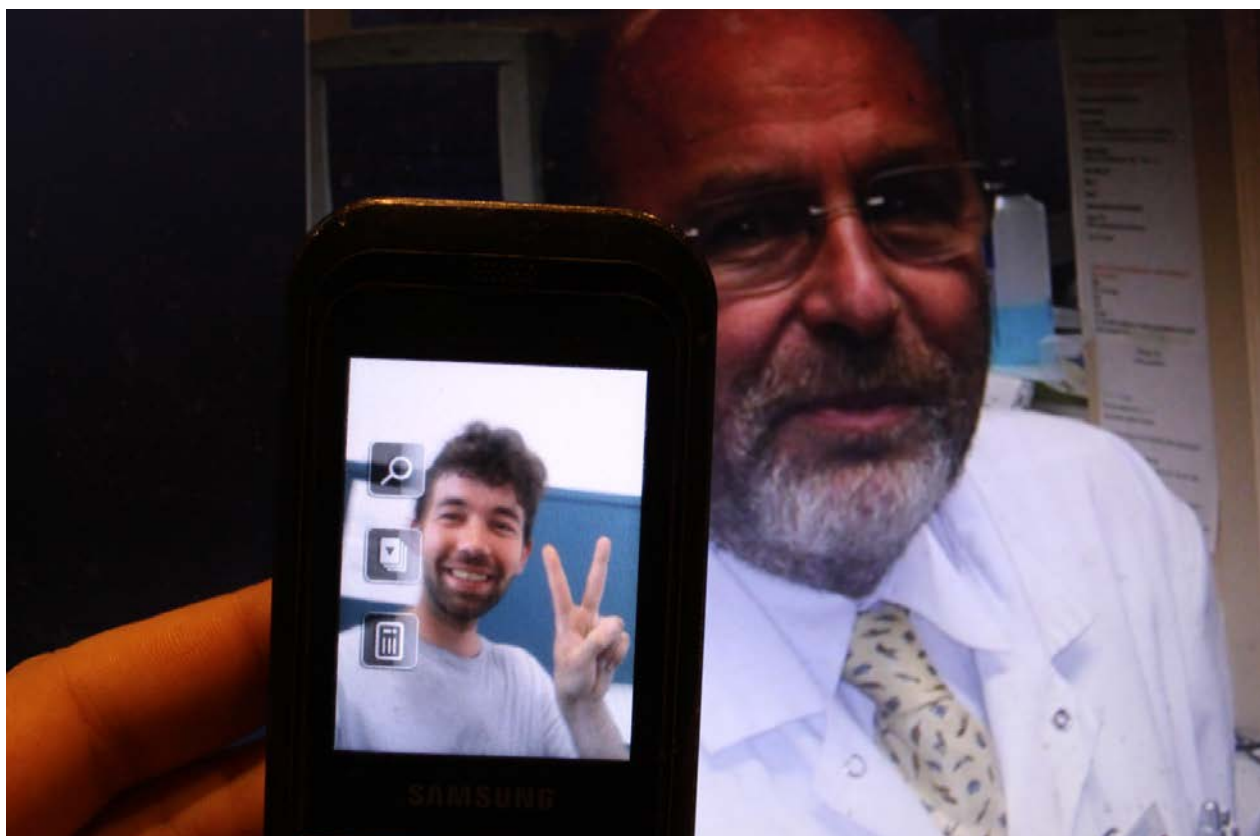


Parfois moins tristement.





Parfois en me comparant, je consulte le petit papier trouvé à terre : *assis dans la caverne je feuillette / la liste exhaustive des formes de la géométrie / cube / parallélépipède / tétraèdre / sphère / pyramide / tonneau / tore / cylindre ... / et j'en passe / malgré leur nombre et leur variété / j'ai l'impression qu'il manque une forme / une forme essentielle à la compréhension des volumes / mais laquelle ?*



Ce premier projet échoue : aucun des homonymes ne répond à mon e-mail d'invitation. Je le trouve pourtant très clair :

Chers Ludovic Drouet

Dans le cadre d'un programme de recherche expérimental en art de la scène, je souhaiterais répertorier toutes les personnes qui, comme moi, s'appellent Ludovic Drouet, pour leur demander :

1 – Une photo d'eux, de type photo d'identité ou portrait ; l'important est que le visage soit bien visible.

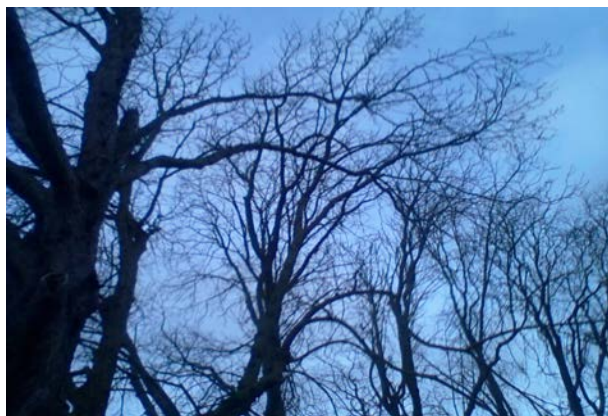
2 – Un court texte de présentation n'excédant pas une demi-page A4 (taille de police 13). Le texte doit commencer par « Je m'appelle Ludovic Drouet ... » et contenir, dans la mesure du possible, les informations suivantes : profession, adresse, état civil, goûts musicaux, un souvenir d'enfance, ainsi que toute information qui vous semblerait judicieuse de me transmettre.

Aucune rémunération n'est possible pour l'instant.

Dans un second temps, nous pourrions même envisager de nous rencontrer, si le cœur vous en dit.

Si ces indications ne vous semblent pas suffisamment claires, vous pouvez me contacter pour de plus amples précisions.

Pour ma part et pour me présenter un peu, je dirais que je suis né en 1989. L'année de la chute du mur de Berlin. Enfant, on n'habitait pas à Berlin. On habitait plus loin. Dans un taudis qui donnait sur un boulevard. Au bout de ce boulevard, il y avait une zone étrange, désaffectée. Un ancien entrepôt, dans un coin de forêt, qu'on surnommait : *la gueule du loup*.



De mémoire d'homme, il ne s'est jamais rien passé dans cet entrepôt après sa désaffectation. Mais qu'est-ce que c'est une mémoire d'homme, messieurs ? Une succession de flashes, je vous le dis. Aucun plan séquence. Que des flashes. Et entre ces flashes, il y a le vide. La grisaille sur les briques. La rouille. L'humidité. Une humidité comparable à celle d'une caverne du paléolithique...

Je vous en parlerai plus abondamment quand vous répondrez à cet e-mail.

Dans l'attente de votre réponse, veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Ad majorem.

Ludovic Drouet

Aucun n'a répondu, sauf Ludovic Drouet n°2, basé à Mortagne-au-Perche, célibataire, magasinier chez E. Leclerc, l'enseigne de grande distribution.

Son e-mail disait, en substance : *C'est une blague ?*

Fort de mon idée, a priori géniale, je lui ai certifié que ce n'était pas une blague.

Il ne m'a pas recontacté.

J'ai tout de même pris soin de lui souhaiter un bon anniversaire, le 17 août dernier.

Il est resté aphone...

Aussi, fin 2019, ai-je décidé de leur envoyer à tous cette missive les fustigeant ex cathedra :

Ô pusillanimes Ludovic Drouet, mes semblables, ignorez-vous que votre aide dans mon combat contre la bête aurait été la bienvenue ? Non, à ce que je vois ! Mais ça ne fait rien, je boxerai seul. Ainsi soit-il. Je vous pardonne. Bisous.

Pas de nouvelles non plus...



C'est comme si nous avions oublié quelque chose qui n'avait jamais eu lieu / le très lointain souvenir d'un traumatisme sans objet / ni mâchoire / seuls que nous étions / seuls que nous sommes toujours / face à un adversaire / plus insidieux que nous
Lisais-je sur le petit papier en éteignant mon ordinateur.

Les Ludovic Drouet me refusaient leur soutien.

J'étais fini.

Foutu.

Au bout de tout et surtout de moi-même, je me suis demandé, parlant seul à voix haute, ce qu'il me restait comme matériau pour continuer ma recherche expérimentale en arts vivants.

Mon ami qui passait par là, par hasard, me surprit les doigts dans la confiture et me dit :

Le monde entier !

Mais comment parler du monde entier ?, ai-je demandé à mon ami.



Qu'est-ce que le monde entier ? Ou, plus simplement, ...



... qu'est-ce que le monde ?



Et mon ami m'a répondu :





Le monde n'est qu'un mot.

Oui, ai-je répondu à mon ami, mais lequel ?



La part du loup

Milieu

Décalogue :

- 1 – Selon mon ami et moi-même, le monde est la somme des êtres humains qui le composent.
- 2 – Ces êtres humains sont soit solitaires, soit regroupés en famille, en tribu, en caste, en communauté, en ethnie.
- 3 – L'ensemble de ces familles, tribus, castes, communautés, ethnies s'est agencé et ré-agencé de manière plus ou moins heureuse, au fil de l'Histoire, pour finalement se diviser en peuples.
- 4 – Certains de ces peuples se sont conçus en tant que nations.
- 5 – Certaines de ces nations sont parvenues à se doter de la structure d'un État, tandis que d'autres nations se sont vu refuser cet appareil dans des circonstances plus ou moins sanglantes.
- 6 – Les nations qui sont parvenues, au cours de long travaux d'émancipation et de construction, à se doter de la structure d'un État ont par la suite, et par maints et maints efforts, donné à cet État un caractère souverain.
- 7 – Les États qui y sont parvenus sont, de ce fait, devenus des États souverains.
- 8 – Chaque État souverain possède un drapeau et un hymne national, destinés à le représenter symboliquement dans le protocole international, à savoir : en politique, à la guerre et au sport.
- 9 – La totalité des drapeaux et des hymnes nationaux du monde sont donc une représentation symbolique du monde.
- 10 – Le monde peut donc être appréhendé par le biais des hymnes qu'il contient.

Le décalogue en tête, j'ai écouté tous les hymnes du monde.

Le premier à avoir attiré mon attention fut l'hymne national de l'Afrique du Sud.

Adopté sous sa forme actuelle en 1997, il est le résultat de la juxtaposition de *Die Stem van Suid-Afrika* (L'appel de l'Afrique du Sud), l'ancien hymne national sud-africain, chanté en afrikaans, précédé de *Nkosi Sikelel' iAfrika* (Dieu protège l'Afrique), un cantique adopté par les mouvements anti-apartheid.

Un cantique est un chant religieux.

Je me suis demandé :

Qu'est-ce qu'un hymne national ?

Et puis, je me suis demandé, en supprimant l'adjectif « national » :

Qu'est-ce qu'un hymne tout court ?

Parce que l'adjectif national, je savais ce que c'était et d'où il venait.

Le mot nation est plus connu que le mot hymne.

Le mot nation, on nous le répète souvent.

On nous le répète si souvent que son sens ne m'intéresse plus.

Tandis que le mot hymne me semble plus précieux.

Plus intéressant, plus à même de contenir d'autres possibilités.

Dans sa définition première, un hymne est un chant à la louange d'une divinité.

Un hymne est toujours une prière, une demande, un appel.

Les paroles de l'hymne sud-africain alternent les cinq langues les plus parlées du pays : le xhosa, le zoulou, le sotho, l'afrikaans et l'anglais. Je ne parlerai que des trois premières langues utilisées, langues vernaculaires, considérant les deux autres comme des langues coloniales.

L'hymne commence donc en langue xhosa :

*Nkosi sikelel' iAfrika / Que Dieu bénisse l'Afrique,
Maluphakanyisw' uphondo lwayo / Puisse son esprit s'élever vers les cieux,*

Puis, la suite est chantée en langue zoulou :

*Yizwa imithandazo yethu / Que Dieu entende nos prières
Nkosi sikelela, thina lusapho lwayo. / Et nous bénisse, nous, ses enfants d'Afrique.*

Et la première partie de l'hymne national se termine en langue sotho :

*Morena boloka setjhaba sa heso, / Que Dieu bénisse notre nation,
O fedise dintwa le matshwenyeho, / Et qu'Il supprime toute guerre et toute souffrance,*

O se boloke, O se boloke setjhaba sa heso / Préservez, préservez notre nation.

La mélodie qui accompagne ces sept strophes utilise sept des douze hauteurs de la gamme de la musique occidentale.

Ces sept hauteurs principales sont plus connues sous leurs noms :

do, ré, mi, fa, sol, la, si.

Autrefois, au Moyen-Âge, le do se disait *ut*.

Parce que cette manière de nommer les notes nous vient du Moyen-Âge.

Comme les messes de requiem.

Cette manière de nommer les notes nous vient d'un moine qui était aussi un musicien :

Guido d'Arezzo.

C'est ce moine qui a décidé au XI^e siècle de nommer les notes de la gamme, en utilisant les premières syllabes des sept premières strophes d'un hymne, non pas national celui-ci, mais dédié à saint Jean-Baptiste.

Une prière donc, dont le texte en latin est :

Ut queant laxis
Resonare fibris
Mira gestorum
Famuli tuorum,
Solve polluti
Labii reatum,
Sancte Iohannes.

Ce qui signifie :

Afin que tes fidèles puissent chanter les merveilles de tes gestes d'une voix détendue, nettoie la faute de leurs lèvres souillées, ô Saint Jean.

Ce chant parle de l'action de chanter.

Il parle de lui.

Il parle de la volonté de chanter juste.

Ce chant est tourné vers Jean-Baptiste pour lui demander de réaliser sa prière *afin que tes fidèles puissent chanter tes merveilles d'une voix détendue.*

C'est ce chant qui a donné leurs noms aux notes de musique.

C'est ce chant qui a prédit la forme de notation qui découlerait de lui.

Découvrant ce lien entre le mode de composition d'un hymne national et l'histoire de la musique, ainsi que ce rapport presque intime entre l'histoire de la musique et la prière lancée par des voix voulant se sauver elles-mêmes et continuer à être entendues, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à la première réplique de l'histoire du cinéma parlant.

C'était dans *Le chanteur de Jazz* d'Alan Crosland, sorti en 1927.

La première fois qu'on a entendu un acteur parler dans un film, c'était Al Johnson, qui jouait le chanteur de jazz en question, et disait :

Wait a minute, wait a minute. You ain't heard nothin' yet !

/ Attendez un peu, vous n'avez encore rien entendu.

À l'époque, on considérait le cinéma comme « une fenêtre ouverte sur le monde. »

Depuis cette fenêtre ouverte sur le monde, le cinéma encore tout neuf nous disait de prendre le temps de l'écouter : pour l'entendre.

Là, ce n'était pas qu'une prière.

C'était mieux qu'une prière.

C'était une prophétie.

Mon ami et moi avons réécouté une deuxième fois tous les hymnes du monde en nous penchant cette fois sur le texte de chacun de ces hymnes.



Sinən hər bə meydan oldu / Ta poitrine est devenue un champ de bataille
Marche azerbaïdjanaise, hymne national de l'Azerbaïdjan

Soldados sin coraza ganaron la victoria / Des soldats sans armure ont remporté la victoire
Hymne national de la Colombie

kambharkyee m kwal m hkyinn aahti / Jusqu'à ce que le monde vole en éclats
Hymne national de la Birmanie

Nuestros pechos serán tu baluarte / Notre sein sera ta forteresse
Hymne national du Chili
(chant de la Libération, écrit en espagnol, langue coloniale)

Pə sine ke də Āsyā ba / Dans la poitrine de l'Asie
Hymne national de l'Afghanistan

Mojih pradjedova / Terre de mes ancêtres
Ancien hymne national de la Bosnie-Herzégovine

Moukher bani amar kané lagué / Les paroles de tes lèvres
Choudar moto / Sont du nectar à mes oreilles
Hymne national du Bangladesh

Sange kuhat dorro gohar ast / Les pierres de nos montagnes
Xâke daštāt behtar az zar ast / Sont des bijoux et des perles
Hymne national de l'Iran

Nourris à la source vive de la Révolution
Ditanyè, Hymne national du Burkina Faso
(chant de la Libération, écrit en français, langue coloniale)

Nariya malar ena nilavum thaye / Soupir de vie et de libération
Hymne national du Sri Lanka

Tu es le jardin que nos aïeux ont cultivé
Hymne national du Cameroun
(chant de la Libération, écrit en français, langue coloniale)

Se gnorízo apó tin ópsi, / Je te reconnais à ce regard rapide
Pou me viá metrái ti yi / Dont tu mesures la terre.
Hymne national de la Grèce

Tômbe kia mpimpa kisukidi / Une longue nuit s'achève
Hymne national de la République du Congo

Sin breacadh lae na saoirse / Le jour tant attendu approche
Hymne national de l'Irlande

Aelon eo ao ion lometo / Mon cœur s'allonge au-dessus de l'océan
Hymne national des Îles Marshall

Limba noastră-i o comoară / Notre langue est un trésor
În adîncuri înfundată / Enraciné dans les profondeurs
Hymne national de la Moldavie

Avec ma détermination, mon feu et le volcan de mon retour
Hymne national de l'Organisation de libération de la Palestine

Entre as brumas da memória / Entre les brumes de la mémoire
Hymne national du Portugal

Ik zal wederkeren in mijnen regiment / Je retourne dans mon régiment
Wilhelmus van Nassouwe, Hymne national des Pays-Bas

Toki bor jaxon / Tant que le monde existe
Hymne national de l'Ouzbékistan

Brasaeat teangnoh dek nowknong prei / Les temples dorment dans la forêt
Hymne national du Cambodge

Amenayn tegh mah'e mi eh/ La mort est partout la même,
Mer Hayrenik, Hymne national de l'Arménie

mais

a esperança é do tamanho do mar / L'espoir est grand comme la mer
Hymne national du Cap-Vert(écrit en portugais, langue coloniale)

car

Alte Not gilt es zu zwingen / Une misère ancienne est à vaincre
Und wir zwingen sie vereint / Et nous la vaincrons réunis
Auferstanden aus Ruinen, Hymne national de l'Ex-RDA



*Alte Not gilt es zu zwingen
Und wir zwingen sie vereint ...*

C'est alors que mon ami, qui s'était assis sur mes genoux, bondit et se met à chanter à la cantonade.

En proie à une crise transcendantale aiguë, il s'écrie : *Je connais ça !*

Une entrée ornée d'immenses doubles croches, de dièses et de clefs de sol, vocifère-t-il.

Il répète : *Alte Not gilt es zu zwingen, und wir zwingen sie vereint...*

Il s'agit de l'hymne de l'ancienne Allemagne de l'Est, créé après l'effondrement de l'Allemagne nazie : *Auferstanden aus Ruinen* (Ressuscitée des ruines).







OLD WOES ARE TO BE OVERCOME



OLD WOES ARE TO BE OVERCOME



AND WE OVERCOME THEM UNITED



LET THE LIGHT OF PEACE SHINE



SO THAT A MOTHER NEVER MORE



MOURNS HER SON

Composé en 1949, par Hanns Eisler, élève de Schönberg, ami de Chaplin et collaborateur de Brecht, cet hymne fait partie de la bande son d'un film que mon ami est allé voir au cinéma, il y a des années.

Mon ami se souvient d'ailleurs y être allé avec celui qu'il a depuis nommé *premier amour*, dans le cadre très incertain d'un premier rendez-vous galant. Le film était de Wolfgang Becker et s'appelait *Good Bye Lenin*. Synopsis :

Alexander vit à Berlin-Est avec sa sœur et sa mère Christiane qui s'est totalement investie dans la vie sociale du régime communiste. Le 7 octobre 1989, lors du 40^e anniversaire de l'Allemagne de l'Est, Christiane est victime d'un infarctus et tombe dans le coma.

Lorsqu'elle sort du coma, huit mois plus tard, le mur de Berlin est tombé. C'est la réunification.

Craignant un nouvel infarctus causé par ces changements, Alexander décide de cacher à sa mère la fin du régime est-allemand et entraîne son entourage dans une tentative de recreation fictive de la RDA.

Il aménage dans la chambre de convalescence de Christiane, un environnement censé rappeler l'ancienne Allemagne, des produits de tous les jours, des pièces de monnaie, du mobilier, ...

Mais surtout il réalise de faux journaux télévisés. Ces faux JT continuent de glorifier l'ancienne RDA, mais d'une assez belle manière, d'une manière qui a toujours donné à mon ami l'envie de croire encore à la République des Soviets.

Vers la fin du film, Christiane fait un second infarctus. Hospitalisée, il ne lui reste que quelques jours à vivre.

Alexander décide alors de réaliser un dernier faux journal télévisé, destiné à être diffusé le jour de l'anniversaire de la réunification, soit quelques jours avant la mort de sa mère.

À cette occasion, un type déguisé en dirigeant de l'Allemagne de l'Est annonce la chute du mur mais pour d'autres raisons :

Les gens ne veulent plus seulement avoir une belle voiture. Les gens n'en peuvent plus du capitalisme.

C'est cool, tu trouves pas ?, déclara mon ami à *premier amour* en se penchant vers lui. Et *premier amour* de lui répondre : *Ouais...* en le repoussant. Et le discours continuait :

Que faire de ceux que nous considérons comme des ennemis, mais qui maintenant veulent vivre avec nous ?

Socialisme ne veut pas dire vivre derrière un mur.

Socialisme veut dire tendre la main aux autres.

Le cœur de mon ami battait à tout rompre.

Pas seulement pour rêver d'un monde meilleur, mais aussi pour rendre ce monde meilleur.

Mon ami regardait *premier amour* de profil. Tous deux mangeaient du pop-corn.

C'est pourquoi j'ai décidé d'ouvrir les frontières de la RDA au monde entier.

Restée seule dans sa chambre, Christiane voit par la fenêtre le feu d'artifice en l'honneur de la réunification. Sur les images d'actualité détournées, on voit des dizaines de personnes

franchir le mur d'ouest en est. Elle meurt trois jours plus tard.

C'est durant cette séquence que mon ami avait entendu la version instrumentale de :

*Alte Not gilt es zu zwingen / Une ancienne misère est à vaincre
Und wir zwingen sie vereint / Et nous la vaincrons réunis*

Dans le souvenir de mon ami, cet hymne ressemblait à une messe des morts.

Et, paradoxalement, la présence de *premier amour* à ses côtés accentuait cette sensation.

Tout ça me donne envie de voyager, lança mon ami. Voyager à travers l'espace, voyager à travers le temps... Ces hymnes, ça me rappelle ma collection de timbres. Quand tu collectionnes les timbres, c'est pour voyager à travers eux, non ? À travers les continents et les règnes, parfois même à travers les étoiles.



C'est un peu comme rêver en regardant des cartes du monde. Rêver au passé.

Au passé ?, demandais-je à mon ami.

Mon ami me regardait avec gravité : *Ne voudrais-tu pas écrire un requiem ?*

Un requiem ?, répétais-je, interloqué.

Une messe des morts, me glissa-t-il.

Un requiem pour les nations passées et présentes, la version sépulcrale des chants de la terre.

Il est vrai que l'envie m'avait effleuré l'esprit quand mon ami m'avait raconté son souvenir au cinéma avec *premier amour*.

L'envie d'assembler ces hymnes pour en faire une messe des nations, mais aussi une messe en souvenir d'un être aimé.



Le requiem est une messe de l'Église catholique romaine



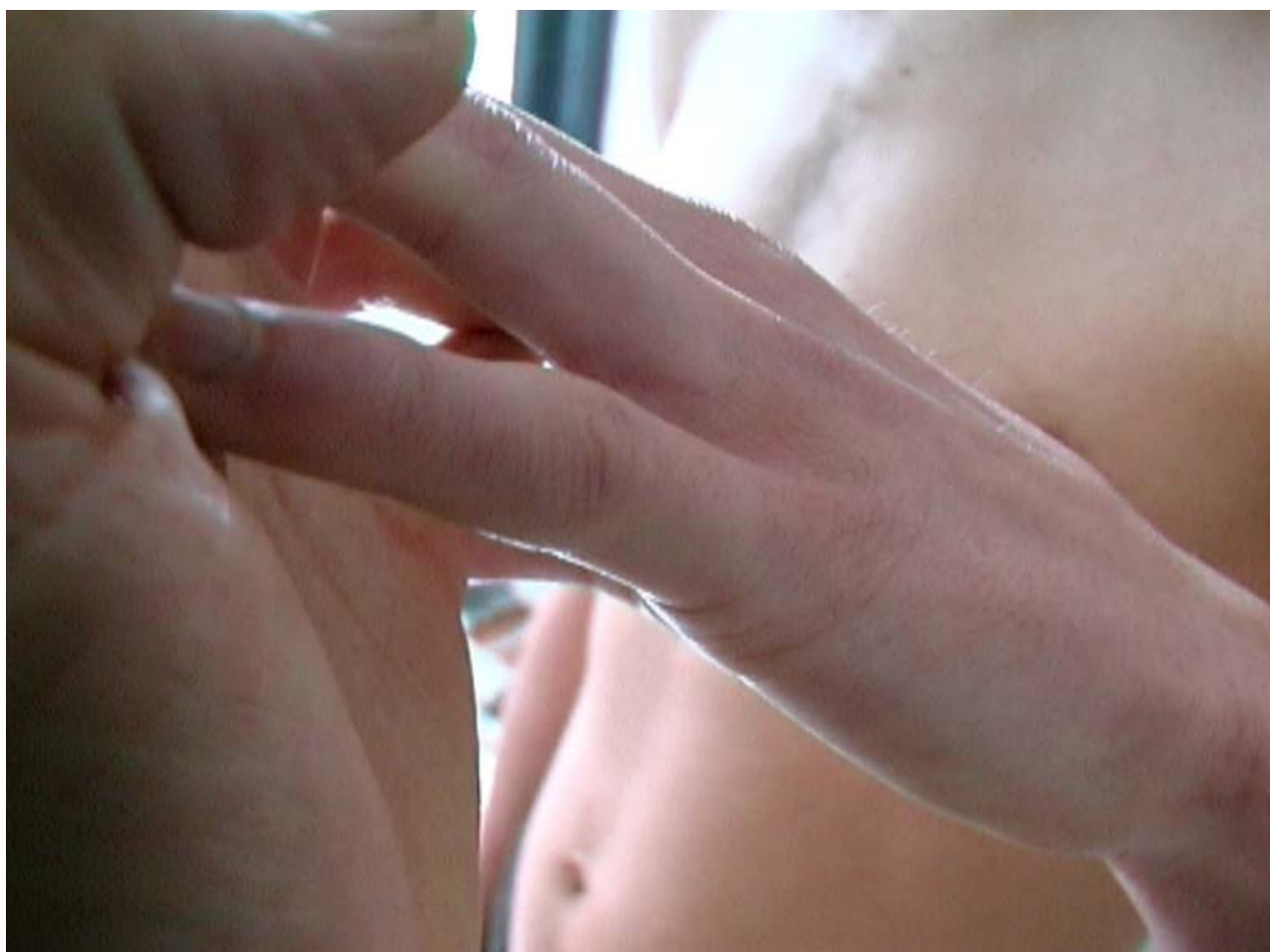
qui a lieu juste avant un enterrement.



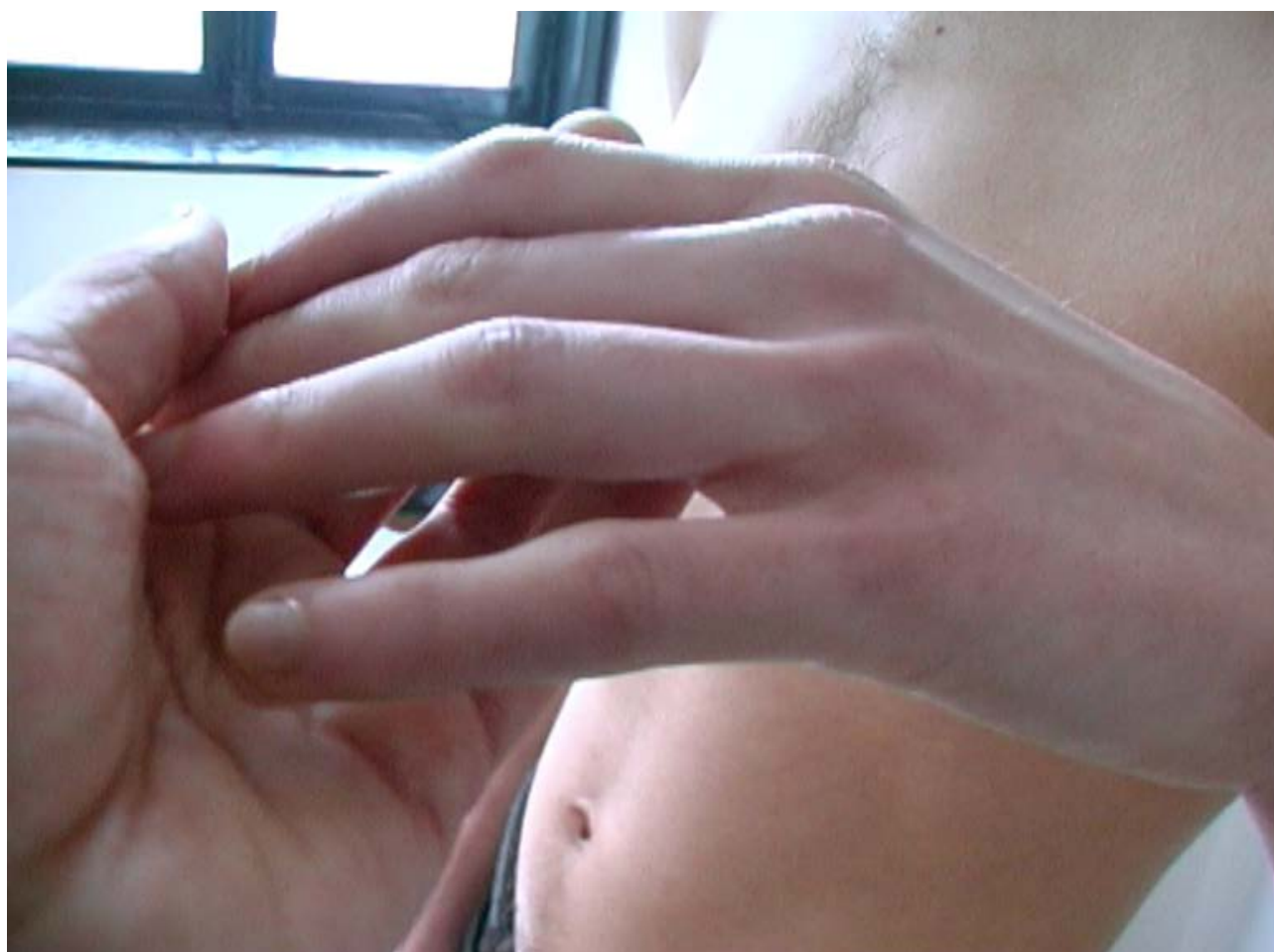
Ou lors d'une cérémonie du souvenir.



C'est une prière pour les âmes des défunts.



Si je décide d'écrire un requiem ...



... pour toutes les nations et un amour défunt ...



... quelle place donner encore ...



... à la figure de l'ennemi ?



Et mon ami me répond :



Écris-moi ce requiem. Pour l'ennemi, on verra plus tard.

J'ai commencé l'assemblage du requiem.

Différents montages sonores, différents « ours » ont été réalisés.

Le premier montage fut une superposition de tous les hymnes du monde. La cacophonie qu'il en résultait avait quelque chose de fantomatique... et d'infernal.

Très vite, j'ai constitué une sélection d'hymne. J'ai laissé de côté plusieurs pour n'en garder que quelques-uns.

Les montages qui suivirent associèrent les hymnes entre eux à la manière dans un mauvais medley.

Cependant, certains hymnes se mêlaient assez bien comme, par exemple, le Luxembourg, l'Islande et le Japon.

J'essayais de passer du couplet de l'un au refrain de l'autre. Le montage voulait qu'il n'y ait plus qu'un seul chant, un chant général ou, comme aurait pu le dire Gorecki : une longue *voix plaintive*.

Cependant, il a très vite manqué quelque chose de plasmateur à cet assemblage, quelque chose unifiant ces différents hymnes nationaux. J'ai repensé au *premier amour* de mon ami et à ses popcorn.

L'intime est parfois le meilleur moyen que nous avons de toucher à l'universel. Et peut-être que l'auto-fiction l'est encore plus.

Le réel est plus fort que la fiction / mais la fiction a ceci pour elle qu'elle peut devenir une prophétie.
Était-il encore écrit sur le petit papier.

Je me suis mis à ajouter ma voix sur certains hymnes.

Ma voix expliquant l'origine et l'histoire du requiem (la messe et le genre musical).

Mais aussi ma voix lisant des fragments de poèmes, extraits d'œuvres de Genet, Kipling, Chavent ou du livre de Job.

Cette messe des morts devenait un chant d'amour auto-fictionnel, la célébration d'histoires d'amour que je n'ai vécues qu'à moitié, ou pas du tout.

Chemin faisant, ces montages sonores ont de plus en plus ressemblé aux pages d'un journal intime. Jean-Paul Chavent écrivait dans *Fin'Amor : La vie n'est pas faite pour être écrite. Peut-être que l'amour, si.*

La logique ordinatrice de ces montages était instinctive et s'évertuait à construire une chaîne d'impressions au diapason du sentiment amoureux.

Mais il me semble avoir commis ici une double erreur.

La première erreur fut de vouloir à tout prix construire, arrêter le mouvement de la recherche, son errance, pour le confort du bâti. Mais ce qui est bâti n'avance pas. La volonté de construire enténèbre la recherche. Les différentes tentatives de montage sonore m'ont éloigné d'un pan plus visuel, plus spatial, que j'aurais pu développer.

Une seule expérience de construction spatiale fut faite durant l'une des résidences. Les objets convoqués étaient des fleurs en plastique et des objets dorés.



Je cherchais un moyen de retranscrire visuellement l'atmosphère qui se dégageait des montages sonores. Peu à peu les hymnes ont disparu et ont été remplacés par des boucles, des samples de concertos de Vivaldi essentiellement. Les poèmes ont été remplacés par des voix documentaires, des flashes infos, des interviews, traitant notamment des attentats de Paris et de Bruxelles. À ces incursions de l'actualité se mêlaient encore des réminiscences de mes intimités perdues. Requiem complet ! Je disposais fleurs et objets dorés sur fond blanc, comme dans un *white-cube*, mais aussi avec cette volonté de transformer un non-lieu, un « espace mort » en lieu de culte. On nous apprenait au catéchisme que l'on n'était pas obligé d'aller à l'église pour prier ou se recueillir. On nous disait que l'on pouvait prier dans le secret de notre chambre ou dans un lieu qui n'était pas un lieu de prière, voire pas un lieu du tout. *Dans la chambre. Là où tout demeure. Les secrets du lit de l'enfance avec sa vieille photo sous le matelas. L'armoire et ses robes, son rouge à lèvres : le théâtre est de là. Mon théâtre est de là, vient de là.* Était-il encore écrit sur le petit papier.

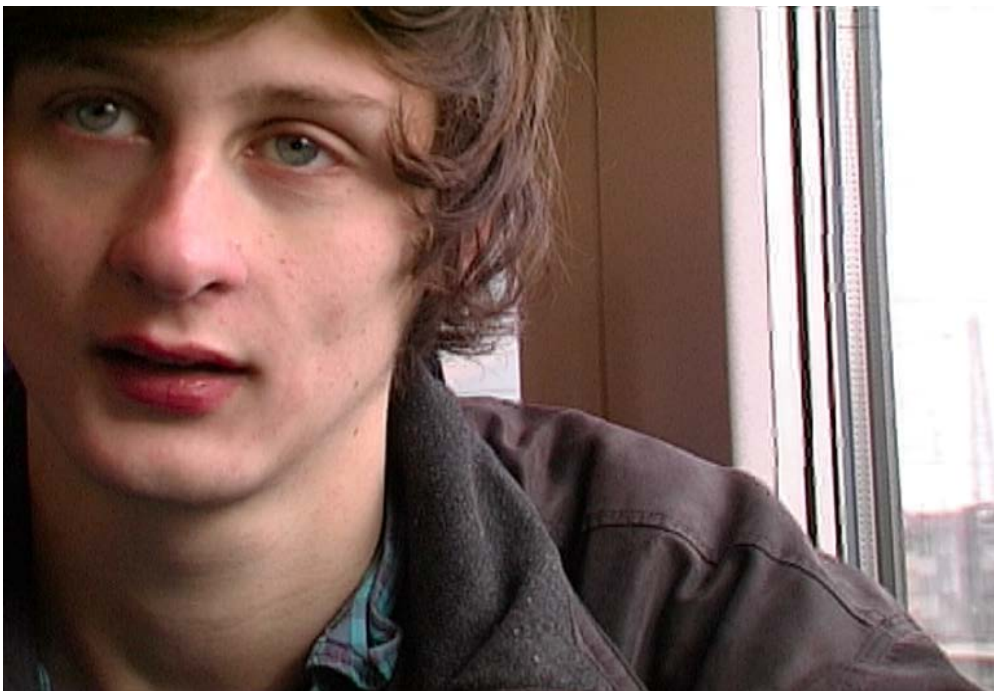


Ou plutôt je viens de ce théâtre-là. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que le théâtre soit à nos origines, quand des singes qui s'ennuyaient se mirent à jouer aux hommes pour faire plaisir aux loups. Le recto du petit papier trouvé par terre se terminait comme ça. Quel drôle de type.



La deuxième erreur qui se dégage de ces travaux menés autour du requiem est d'avoir laissé de côté la figure de l'ennemi.

Figure dont j'ai trouvé la trace au verso du petit papier : *Te voilà / mon sang sur tes mains / la nuit / qui donne des ailes / pour voler avec toi / mon ennemi / le seul dans ma nuit / la mienne / à couper au couteau / À nous deux / Disons-le nous ensemble, comme ça, comme à quel point nous sommes mortels / et nous sommes seuls, toi et moi / dans la fausse lumière / je t'amène dans mes champs / nous y jouerons ensemble / nous battons notre mesure / avec un couteau / en attendant, je remonte les rues de nos mémoires / à quand l'impasse ? / le moment où je me retournerais / vers toi / le sans-visage / tout sera lumineux / du sang / autour de mes pas / prendre l'habitude / la filature est une routine / mécanisme de la violence / en t'attendant / toi / ange exterminateur mais sans-visage / dans ma nuit / tu viendras un jour, je sais / derrière moi / dans l'attente / à couper au couteau / tu viendras / tu marcheras sur mes pas / fera rouler les petites pierres / avec un couteau / lame d'acier en forme d'aile / boyaux disposés en nid d'amour / tu viendras / tu viens / te voici*



Mon ami, que j'accompagnais en train jusqu'à sa résidence secondaire, me rappela à l'ordre en ces termes : *Mettons de côté les amours déçus. Revenons-en au loup, je te prie ! Connais-tu cette expression ?*

« Avoir vu le loup ».

Effectivement. J'ai des images. Et mon ami de renchérir : *« Avoir vu le loup » signifie avoir perdu son innocence. Au XVI^e siècle, « danser la danse du loup » signifie faire l'amour. Il est heureux de noter que ce type d'expression a connu une bonne fortune à travers le monde. Mais « Avoir vu le loup » n'a pas de traduction littérale dans toutes les langues. Toutefois, il existe en espagnol un équivalent qui n'a pas froid aux yeux :*

Ver la cara a dios / Voir le visage de dieu

Certes, rembarrais-je à mon ami.

Mais à quoi ressemble le visage de Dieu ?

La part du loup

Fin

- *L'atmosphère de notre civilisation m'étouffe.*
- *Faites comme moi : vivez dans d'autres civilisations.*

Roger Peyrefitte, *Jeunes proies*



Je voudrais partager un souvenir.



Un souvenir d'enfance.



Le souvenir d'une messe, quand j'étais enfant



où le chœur chantait et les fidèles avec lui :



Nous sommes le corps du Christ.



Chacun d'entre nous est membre de ce corps.



Et moi, je chantais avec les fidèles ou plutôt, ...



... j'hurlais avec les loups.

Puis la messe se terminait.

Venait alors le moment de l'eucharistie.

Ce moment surnaturel où le pain et le vin se transforment en corps et en sang du Christ.

Ce que l'on appelle la transsubstantiation.

Le passage d'une substance à une autre.

Et on répétait (à la messe, ils répètent toujours la même chose, ça n'est jamais dit une fois pour la première fois, ça se répète toujours et pour toujours, c'est comme des boucles en musique), on répétait donc :

Ceci est mon corps, livré pour vous.

Et chacun de nous, l'un après l'autre, nous allions le manger, ce corps dont nous faisons partie, dont nous étions les membres, comme on venait de le chanter.

On se mangeait nous-mêmes.

Cela s'appelle de l'autophagie, se manger soi-même. Mais cela n'existe pas. De mémoire d'homme, cela n'existe pas des gens qui se mangent eux-mêmes.

Il y a des cannibales, d'accord.

Le cannibalisme, l'anthropophagie, manger les autres, c'est humain, ça se comprend.

Mais l'autophagie, c'est une notion qui vient d'ailleurs, c'est une notion qui vient du domaine de la biologie cellulaire.

Si l'on ouvre un bon manuel, on peut trouver le terme autophagie au chapitre *Mort des cellules*, pas très loin du mot nécrose.

De cette époque, il me reste un autre souvenir, celui d'un article de vulgarisation scientifique que j'avais lu en revenant de la messe :

La religion est une maladie mentale.

Ça m'a fait un choc. Je ne voulais pas me manger moi-même, je ne voulais pas me nécroser ou pire encore, perdre la raison.

Les choses que je dis là sont à prendre pour ce qu'elles sont : des souvenirs d'enfance ; *Kindheitserinnerung*, dit-on en allemand, pour souvenir d'enfance. C'est beau... Il y a d'ailleurs un très beau livre de Freud qui s'appelle *Ein Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* :

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.

Ce que je dis est à prendre pour ce que c'est, à savoir, mon ressenti d'enfant, mis face à ces apories, ces paradoxes.

Dois-je être autophage, me manger moi-même pour vivre pour toujours et prétendre au paradis ?

Cette religion à laquelle les gens que j'aime me disent qu'il faut que je croie me rendra-t-elle fou ?

Si c'est une maladie mentale, cela veut-il dire que le paradis n'existe pas ?

Merde. Le monde n'est pas très beau, il aurait fallu la suite.

Une suite du monde, oui, où j'aurais pu avoir ma place.

Et surtout, cela veut-il dire que les gens que j'aime veulent que je devienne fou ? Pourquoi ? Comment ? Le suis-je déjà ?

Aujourd'hui encore, ces questions me hantent et, contrairement à certains de mes proches, certains des garçons du village qui étaient avec moi à la messe et que la route a perdu, pourrait-on dire – pour rester poli – je ne suis pas mort à vingt ans, non.

J'ai survécu.

Il y a un âge où l'on ne voit plus la vie mais le temps. On cesse de voir la vie vivre. On cesse de la sentir nous lever le matin. C'est nous qui nous levons et on voit le temps qui est en train de dévorer la vie toute crue, est-il griffonné au verso du petit papier.

Le temps qui est en train de dévorer la vie toute crue...

Comme nous dévorions jadis ce bout de pain que nous appelions notre corps.

Les actionnistes viennois des années soixante-dix et les trublions de l'art performatif soi-disant corporel n'ont rien inventé.

On se mange en public depuis des siècles, et certains d'entre nous en tombent au champ d'honneur, pourrait-on dire – pour rester poli – faute de mieux.

Quant à moi, qui ai survécu, je reprendrais les mots de Jean de Climaque qui dit :

Je meurs de ne pas mourir.

Et une autre phrase de Jean-Claude Renard, un poète catholique ou plutôt crypto-catholique, comme je les affectionne, on sent que le moine flagellant n'est pas loin. Pourtant, il a écrit ça en 2001... :

La fureur de la mort nous tenait pour coupables. Et de fait, nous l'étions.

Que faire donc de toutes ces contradictions, sinon chercher une forme pour les dire ?

C'est ce que j'ai essayé de faire avec mon requiem.

Il y a quelques années, je cherchais du travail et j'avais pensé aux pompes funèbres.

Ça peut paraître étrange mais, moi, j'aimais bien ce côté rituel, répétitif, les gens bien habillés des pompes funèbres, les fleurs mortuaires et le bois précieux.

J'ai demandé conseil à mon ami qui m'a dit :

Tente ta chance, il y a sûrement du boulot. Des morts, il y en a tout le temps.

Certes des morts, il y en a tout le temps.

Ça court les rues, pourrait-on dire.

La mort, on la voit partout, mais on ne la connaît pas.

Pas possible, ça reste neuf, toujours. Comme si chacun d'entre nous était, au moment terminal, le premier à mourir.

J'ai tenté ma chance aux pompes funèbres mais je n'ai pas été pris. Ce n'est pas grave. C'est même tant mieux.

Parce que ce n'est pas pour ces morts-là que j'ai décidé de composer le requiem.

Il y a dans le *Phèdre*, le dialogue sur l'amour de Platon, un moment où Agathon oppose à Phèdre que le dieu Éros, Cupidon pour les Romains, est le plus jeune des dieux parce que, comme l'amour, il est toujours naissant.

Si paradoxal que cela puisse sembler, la mort, elle aussi, à sa manière, est toujours jeune.



Comment faire alors pour dire la primauté, la toujours nouvelle nouveauté de la mort ?

Dans son ouvrage *De Trinitate*, saint Augustin, qui est mon saint patron et que je cite très souvent, déclare :

Les mots s'entendent, la pensée se voit.

Et dans le *Tractatus Logico Philosophicus* que Ludwig Wittgenstein, le philosophe, a rédigé alors qu'il combattait pour l'armée autrichienne dans les tranchées de la Grande Guerre, il est écrit :

Ce qui s'exprime dans le langage, nous ne pouvons pas l'exprimer par le langage.



Il faut faire attention quand je parle de requiem.

Ce qui peut renvoyer à de vieilles traditions crypto-catholiques.

Il ne faut pas y voir comme un relent passéiste, une nostalgie du révolu. Non.

Ce que je souhaitais faire n'avait rien à voir avec des catégories temporelles précises, parce que je présuppose que les catégories temporelles n'ont pas de sens.

Il n'y a aucune raison de vouloir ramener ce travail du requiem à une mémoire entendue comme passé.

Ce travail tentait de s'adresser au présent et à une mémoire actuelle, à une urgence de la mémoire.

Dans le texte de la messe du requiem en latin, puisque les requiem sont majoritairement chantés en latin, il est écrit :

In memoria aeterna erit justus / Le juste restera dans un souvenir éternel.

Mon postulat avec le requiem était que passé, présent et futur vivent dans une seule dimension sphérique où le temps n'existe pas.

L'avenir court après son passé.

Que vise donc l'urgence de la mémoire si ce n'est tout à la fois le désir de l'éternel retour et le retour éternel du désir. Comme des boucles musicales, des itérations perpétuelles. Me renseigne encore le petit papier.

Quand je cite le texte canonique du requiem et que je dis que *Le juste restera dans un souvenir éternel*, est-ce que cela veut dire que je veux rester ?

C'est compréhensible, non ?

C'est humain, comme le cannibalisme.

L'éternel retour comme promesse d'une certaine permanence du désir.

Un désir sans bornes, un désir illimité.

Les autres compositeurs de requiem sont restés grâce à leur requiem.

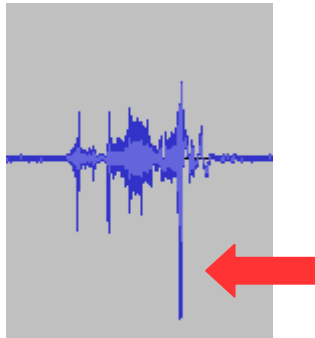
Mais mon ami m'avait dit un jour : *Laisser une trace n'est pas un choix.*

Moi, ça va, je vais mourir à 65 ans.

Il me reste donc encore 35 ans pour laisser une trace.

Mais peut-être que ce serait réduire la portée de mon requiem, si son seul but était de m'assurer une pseudo-postérité, plus virtuelle qu'effective.

J'aimerais attirer votre attention sur une autre trace :



Vous avez vu comme cela descend ?
Jusque dans les profondeurs de la terre.
On dirait un puit de forage.

Il s'agit d'une représentation graphique des fréquences de ma voix prononçant :

Libera me.

Ces mots aussi viennent du texte de la messe du requiem :

*Libera me, Domine / Délivre-moi, Seigneur,
de morte æterna / de la mort éternelle
dum veneris iudicare sæculum per ignem / quand tu viendras éprouver le monde par le feu.*

Et Jean-Claude Renard ajoute : *Le feu que je fuis m'a déjà consumé.*

Ici, nous avons un nouvel exemple du passé dans le présent : l'assertion latine transformée, par le truchement du langage binaire, en image informatique colorée.

Les mots s'entendent, la pensée se voit.

Le caractère versatile de cette image, entre passé, présent et futur, me fait penser au terme SMS, ces messages envoyés depuis un téléphone portable.

Ce terme est intéressant si l'on se penche sur les initiales S.M.S. C'est un anglicisme : *short message service*.

Mais on pourrait le remplacer par un autre anglicisme :

Save my soul / Sauve mon âme.



Au XX^e siècle, le genre du requiem a évolué.

Il y a eu les « requiem de guerre », qui consistent en des œuvres dédiées à la mémoire de personnes tuées en temps de guerre.

Ce genre inclut souvent des poèmes non liturgiques ou pacifistes. Par exemple, le *War-Requiem* de Benjamin Britten juxtapose le texte latin avec des poésies de Wilfred Owen, un poète anglais mort à 25 ans dans les tranchées.

Ces poèmes, souvent réalistes, décrivent la brutalité et l'horreur de la guerre et des attaques au gaz, notamment le gaz moutarde qui attaque les muqueuses. Ils tranchent fortement avec les vers patriotiques de célébrités tels que Thomas Hardy et George Meredith qui, tous deux, évidemment, n'ont pas fait la guerre.

Moi non plus, je n'ai pas fait la guerre.
Mais j'ai côtoyé la violence.

On a tous côtoyé la violence, à un moment ou à un autre...

Un jour, je parlais de tout ça à mon ami. On essayait de réfléchir à une géographie de la violence.

On venait d'écouter les hymnes nationaux.

Je lui disais que les frontières, par exemple, étaient avant tout des cicatrices.

Il m'a cité un passage de *1984*, le livre de Georges Orwell.

Un passage très célèbre, paraît-il, où un homme en torture un autre, le couvre de coups et dit :

Si vous voulez une image du futur, imaginez une botte écrasant un visage humain... pour l'éternité.

Là, je n'ai pas pu m'en empêcher. Je me suis tourné vers lui.

Je lui ai caressé la joue et je lui ai dit :

Je ne suis pas d'accord avec toi.

Le plus beau paysage qui existe est un visage humain.



En trois ans de recherche, je n'ai pas pris le temps de développer certains points qui, avec le recul, me paraissent essentiels.

J'aurais aimé à travers ce requiem approfondir l'étude des liens indéfectibles qui existent entre intime et universel.

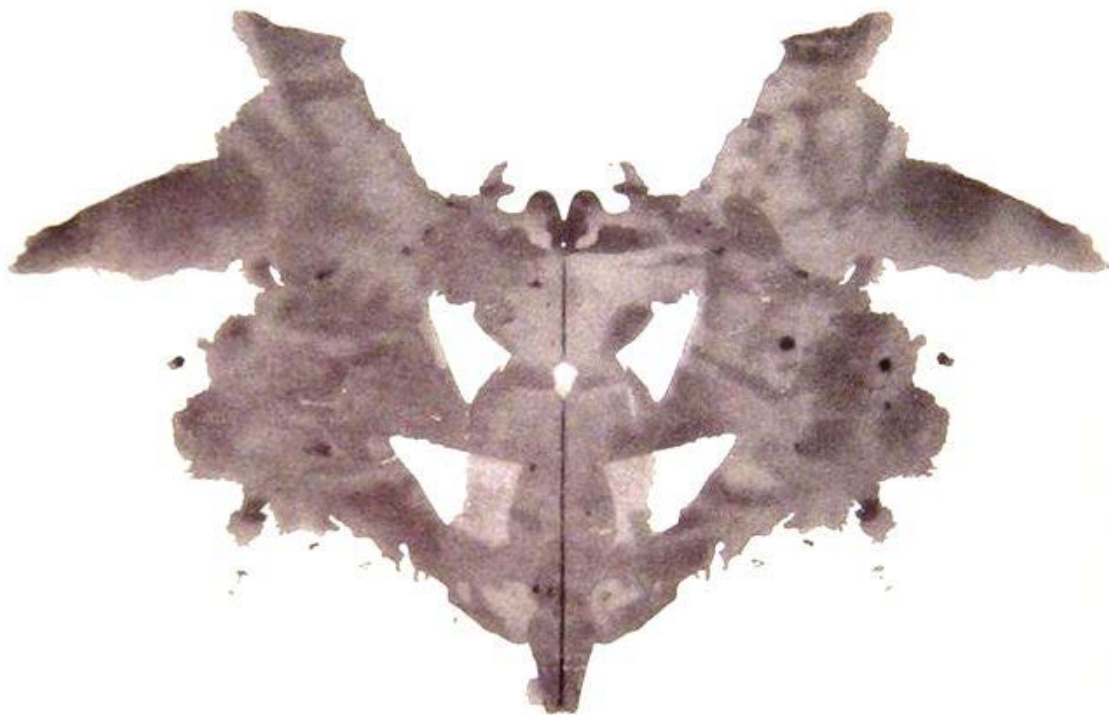
Si je suis le corps du Christ, peut-être que cela veut dire que le monde aussi, que les États du monde sont également à l'intérieur de moi.

Une sorte de physiologie politique, une anatographie à la fois intra-cellulaire et transcontinentale.

Le requiem serait alors une messe pour un corps, mais un corps démultiplié, schizophrénique et planétaire.



À la fin de la messe des morts, appelée requiem, il y a un ultime chant qui devait être entonné sur le chemin du cimetière. C'est le *In Paradisium*. Ce qui veut dire : Au paradis. Pour certains, le paradis se situe dans le ciel. Pour d'autres, c'est un jardin. À mon avis, le paradis est un jardin qui aurait poussé dans le ciel. Un jardin particulier donc. Un jardin où le loup et le chien réécriraient peut-être la fable de Jean de La Fontaine. Ils appelleraient ça : *La part manquante*. Rorschach de sang séché. Ou non, ils n'appelleraient pas ça *La part manquante*. Ils appelleraient ça : *La part d'autre chose*.



Mais de quoi ?